

# AMOUR

Un film écrit et réalisé par Michael Haneke

13/01/2011

**LES FILMS DU LOSANGE**  
22, avenue Pierre 1<sup>er</sup> de Serbie  
75116 Paris

Tél : 01 44 43 87 12

Le vestibule a été sali. Une fenêtre donnant sur un puits de lumière est ouverte. On enfonce la porte de l'appartement. Un **fonctionnaire de la police judiciaire**, deux **policiers** en uniforme et plusieurs **pompiers** - eux aussi en uniforme – entrent et regardent autour d'eux. Ils portent tous des gants ainsi que des masques protégeant leur bouche et leur nez. Derrière eux, **le concierge et sa femme** tentent aussi d'entrer. Ils se bouchent le nez tous les deux. Le concierge tient dans sa main libre une liasse de courrier et de publicités. Derrière lui, une **voisine**.

LE FONCTIONNAIRE DE LA P. J. (au concierge et à la voisine) : Vous attendez dehors, s'il vous plaît.

Il fait signe à un policier qui refoule les curieux sur le palier.

LE POLICIER (au concierge, montrant la liasse de courrier) : De quand date le dernier courrier ?

LE CONCIERGE (vérifiant) : Du... 16, d'après ce que je vois... Attendez...

Le fonctionnaire de la P. J. a tenté en vain d'ouvrir la porte de gauche, qui est obturée avec du ruban adhésif.

LE FONCTIONNAIRE DE LA P. J. (au pompier) : Vous pouvez essayer ?

Tandis que les pompiers s'affairent sur la porte, le fonctionnaire passe dans la salle à manger attenante. Il ouvre vite les fenêtres et veut passer dans la pièce de gauche par la porte à double battant. Elle est fermée à clé et le cadre en est également encollé avec du ruban adhésif. Il se dirige vers le salon sur sa droite, ouvre là aussi les fenêtres...

UN POMPIER (off) : La porte est ouverte.

... et revient dans le vestibule en passant près des pompiers en faction. De nouveau, nous saisissons au passage des bribes de dialogue entre le policier et le concierge :

LE CONCIERGE : ... non, pour autant que je sache. Pendant tout un temps, ils ont eu une infirmière, mais ça fait un moment que je ne l'ai plus vue. Ma femme est depuis...

Le fonctionnaire entre dans la chambre à coucher maintenant accessible. Les fenêtres y sont ouvertes et le courant d'air fait voler les rideaux dans la pièce.

LE FONCTIONNAIRE DE LA P. J. (aux pompiers qui, curieux malgré tout, se tiennent près de la porte) : C'est vous qui avez ouvert les fenêtres ?

Les pompiers font signe que non.

Le fonctionnaire se tourne vers le grand lit double placé contre le mur transversal de la pièce. Sur le lit de droite, il reste seulement le matelas nu. Sur celui de gauche gît le cadavre déjà en partie décomposé d'une vieille femme. Là où se trouvaient les yeux, il n'y a plus que des trous béants. La dépouille est habillée avec soin et parée de fleurs un peu desséchées. Sur la poitrine, un crucifix.

Séquence 2  
Caractères blancs sur fond noir : GÉNÉRIQUE

2

Nous voyons seulement le public qui entre en foule. **Georges** et **Anne**, tous deux octogénaires, font partie de cette foule. Ils prennent place dans les premiers rangs. Une fois tout le monde assis, on entend l'ANNONCE habituelle demandant d'éteindre les portables. Quelques personnes, prises sur le fait, s'exécutent. Puis la lumière s'éteint. APPLAUDISSEMENTS.

Hors-champ, on entend le soliste faire son entrée. Quelques raclements de gorge ici et là. Enfin, la MUSIQUE commence.

Suite de la MUSIQUE de la séquence 3.

Le soliste entouré d'admirateurs qui le félicitent.

Georges et Anne se faufilent à leur tour dans la pièce. (S'il s'agit d'une soliste, ils seront, comme la plupart des autres, armés d'un bouquet de fleurs).

Lorsque le soliste remarque leur présence, il se détache de son groupe de fans, se dirige vers eux et les salue très chaleureusement, visiblement heureux de leur venue.

Séquence 5

Dans le bus, rues du centre ville

Ext / Nuit 5

---

Suite de la MUSIQUE de la séquence 3.

Georges et Anne sont assis côte à côte dans le bus à moitié vide. Anna parle avec enthousiasme, Georges dit quelque chose de temps à autre, sourit parfois. Ils ont l'air tous deux détendus et joyeux.

On ouvre la porte de l'appartement depuis l'extérieur. FIN DE LA MUSIQUE. Georges entre, allume la lumière. Anna et lui examinent la porte ouverte. Autour de la serrure, on voit les traces d'une tentative infructueuse d'effraction.

Georges se penche et passe ses doigts sur les entailles.

GEORGES : ... c'était un tournevis, ou un truc comme ça... ça n'a pas l'air très professionnel...

ANNE : Mais qui peut bien faire une chose pareille ?

GEORGES : Aucune idée. Pourquoi quelqu'un essaie de cambrioler ? Parce qu'il veut voler quelque chose.

ANNE : Chez nous ?

GEORGES (avec un rire bref) : Eh bien, pourquoi pas ?  
Si je réfléchissais, il me viendrait à l'idée au moins trois ou quatre personnes de notre entourage qui ont déjà été cambriolées.

Après avoir aussi examiné la face extérieure du deuxième battant, il entre et referme la porte.

ANNE : Quelle heure est-il ? On ne peut pas appeler le concierge ?

GEORGES : Je ferai ça demain matin. De toute façon, ils n'ont rien vu.

Il déboutonne son manteau, se dirige vers le vestiaire.

GEORGES : Allez, ça ne doit pas gâcher ta bonne humeur.

ANNE : Ou alors la police ?

GEORGES : Viens, donne-moi ton manteau.

Elle va vers lui, il lui prend son manteau et le suspend avec le sien dans le vestiaire.

ANNE : Imagine, on est là, dans notre lit, et quelqu'un fait irruption.

GEORGES : Pourquoi dois-je m'imaginer ça ?

ANNE : Mais c'est terrible ! Je crois que je mourrais de terreur.

GEORGES (en riant) : Moi aussi.

Il délace ses chaussures.

GEORGES : On boit encore un verre ?

ANNE : Je suis fatiguée.

GEORGES : J'ai envie d'un dernier verre.

Il range ses chaussures avec les autres, enfle ses pantoufles. Anne est allée dans la salle de bains.

ANNE (off) : Fais comme chez toi.

Mathilde a raconté que dans sa maison, l'appartement sous les toits a été cambriolé depuis les combles. Ils ont tout simplement fait un trou dans le mur, ils ont découpé tous les tableaux précieux, ils les ont sortis de leurs cadres et ils ont disparu sans laisser de traces.

Il va vers la cuisine.

GEORGES : C'étaient des professionnels.

Au moment où il passe devant la salle de bains, il s'arrête, regarde visiblement Anna.

GEORGES : T'ai-je dit que tu étais bien jolie, ce soir ?

Petite PAUSE. Puis :

ANNA (off, flattée) : Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

Avec un petit RIRE, Georges disparaît dans la cuisine, où il allume la lumière. Nous l'entendons REMUER DES OBJETS, visiblement il se sert un verre de vin. Après une courte PAUSE :

ANNA (off) : Les quadruples croches dans le presto étaient incroyables ? Quel piqué ! Tu ne trouves pas ? (Ce dialogue sera adapté en fonction du choix de l'interprète et de la musique).

Petite PAUSE.

GEORGES (off) : Tu es fière de lui, hein ?

Georges se réveille. Il regarde à côté de lui d'un air étonné, puis lève les yeux. Anne est assise toute droite, le dos appuyé à la tête de lit.

GEORGES : Qu'est-ce qu'il y a ?

ANNE : Rien.

Au bout d'un moment, la SONNERIE d'un minuteur de cuisine nous fait passer à la séquence suivante.

Cuisine

Le minuteur de la cuisine SONNE.

Georges est assis devant la fenêtre, à une table où l'on n'a pas fini de mettre le couvert pour le petit déjeuner. Il a son portable à l'oreille et un annuaire ouvert devant lui. Anne est en train de se lever de table. Elle va vers la cuisinière, éteint le gaz, prend l'œuf dans la casserole avec une cuillère et le passe sous l'eau froide. Elle est encore, comme Georges, en robe de chambre.

GEORGES (au téléphone) : ... et la semaine prochaine ? ... Non, mais ce serait quand même bien de régler ça assez vite. Parce que là, à part donner des idées à d'autres... Et en plus, ce n'est pas beau à voir. .. Mercredi ? ... A quelle heure ? D'accord... Vous apportez la peinture en même temps ? ... mais... une couche d'impression, au moins... Oui. Bon. Merci.

Il raccroche.

GEORGES (à Anne) : Lui, il est fiable.

ANNE (qui revient vers la table avec l'œuf) : J'espère. La dernière fois, il nous a bien fait poireauter, si tu te rappelles.

GEORGES (rit tout en acquiesçant) : Oui, c'est vrai. (Réagissant lorsqu'elle dépose l'œuf dans son coquetier) : Merci. Si j'appelle une entreprise classique, on va attendre au moins deux mois.

ANNE (plus pour elle-même) : Ah bon ?

Elle s'est assise. Regarde devant elle. Il ouvre son œuf, le sale, mange.

GEORGES : Les Frodon, ils ont attendu trois jours quand leurs toilettes étaient bouchées. Pas franchement agréable.

Il mange. Veut remettre du sel, la salière est vide.

GEORGES : La salière est vide.

Il lève les yeux un instant comme s'il attendait qu'elle s'en occupe. Comme elle ne réagit pas, il se rend compte du caractère déplacé de son attente, se lève lui-même, va vers le placard et remplit la salière.

GEORGES : Je ne sais pas s'il va nous apporter le CD. Peut-être qu'il ne viendra pas du tout. En tout cas, il n'a rien dit à ce sujet. J'aimerais l'acheter. C'était vraiment bien et je n'ai pas envie d'attendre aussi longtemps. On pourrait aller chez Virgin cet après-midi et l'acheter. Qu'en dis-tu ?

Il revient à table et se rassied.

Hhmm ?

Anne ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle le regarde, ne répond pas.

Qu'est-ce qui se passe ? ... Qu'est-ce qu'il y a ?

Il agite la main devant ses yeux, rit nerveusement.

GEORGES : Hé hooo !!! ... Coucou !!! Je suis là !

Elle continue de le regarder sans réagir.

GEORGES (sérieux à présent) : Anne ! Qu'est-ce qui se passe ?

Il attend, la regarde. Pas de réaction. Il se lève à demi, se penche par dessus la table et lui secoue l'épaule.

Anne !!

Pas de réaction. Il se lève, tire sa chaise de l'autre côté de la table pour s'asseoir près d'elle. Essaie de la faire se tourner vers lui.

Anne, mais qu'est-ce qu'il y a ?

Son torse accepte de pivoter à moitié, mais elle regarde à côté de lui.

Anne ... qu'est-ce que...

Il prend son visage dans ses mains et le tourne vers lui.

Anne...

Elle regarde dans le vide. Il laisse retomber ses mains. S'assied ensuite à côté d'elle, un bon moment.

SILENCE.

Enfin il se lève, va vers l'évier, ouvre le robinet, mouille le torchon de la vaisselle, l'essore un peu, revient et l'applique sur le visage d'Anne. Attend une réaction qui ne vient pas. Puis il lui soulève les cheveux et applique le torchon sur sa nuque. S'assied ensuite devant elle, la regarde d'un air implorant.

GEORGES (au bord des larmes) : Anne ... Chérie... Je t'en prie... !!!

A nouveau, ils restent assis. En fond, nous entendons le CHUINTEMENT du robinet que dans son affolement il a oublié de fermer.

Se décidant soudainement il se lève et, traversant en hâte

le vestibule,

il passe dans la chambre à coucher

où il commence à s'habiller de manière très agitée, ce qui lui prend pas mal de temps.

Soudain on cesse d'entendre le CHUINTEMENT du robinet, qui nous avait accompagnés jusque dans la chambre.

Georges ne le remarque pas tout de suite, puis il dresse l'oreille.

GEORGES : Anne ?

Il finit par retourner, à moitié habillé, dans la

cuisine.

Anne est assise à sa place et le regarde.

ANNE : Mais tu fais quoi ?

Elle se tourne vers le petit déjeuner.

Tu avais laissé l'eau couler.

Georges la regarde fixement.

GEORGES (à la fois stupéfait et irrité) : Dis donc, qu'est-ce qui se passe ? Tu es complètement folle ? C'est une blague ?

Elle le regarde d'un air étonné.

ANNE : Pardon ?

GEORGES (sérieux) : C'est une plaisanterie ? Ça se veut une plaisanterie ?

ANNE : Quelle plaisanterie ? Je comprends que dalle ! Sur quel ton tu me parles ? Qu'est-ce qui te prend ?

Georges se rapproche de la table.

GEORGES : Anne ! Je t'en prie ! Arrête ce jeu. Ce n'est pas drôle.

ANNE (s'énervant) : Mais quel jeu, bon Dieu ? Qu'est-ce qui se passe ?!!

Georges s'apprête à répondre sur un ton tout aussi énervé, mais commence petit à petit à soupçonner qu'il pourrait se tromper. Il essaie de se calmer, prend sa chaise qui est restée près d'Anne, s'assied et regarde sa femme. Elle ne sait pas comment se comporter.

GEORGES : Qu'est-ce qu'il y a eu ? Pourquoi tu n'as pas réagi ?

ANNE : A quoi ?

GEORGES : A quoi ? Mais à moi, à tout.

ANNE : Quand ça ?

GEORGES : Mais là. A l'instant.

ANNE : S'il te plaît, dis-moi ce qu'il y a. Qu'est-ce que je suis censée avoir fait ?

Georges commence par détourner la tête malgré lui, puis regarde Anne. Il ne veut pas croire que c'est sérieux.

GEORGES : Je ne sais pas quoi dire. Tu ne sais vraiment pas ce qui vient de se passer ?

ANNE : Mais qu'est-ce qui s'est donc passé ?

GEORGES (qui baisse la tête malgré lui en parlant) : Tu étais assise là et tu me regardais fixement. Tu ne m'as pas répondu quand je t'ai demandé ce qui se passait.

Il prend le torchon mouillé sur la table.

GEORGES : Je t'ai mis ce torchon sur le visage – tu n'as pas réagi.

Anne regarde le torchon, puis Georges et secoue la tête, troublée de ne pas comprendre. Georges la regarde. Il voit les traces humides sur le col de sa robe de chambre.

GEORGES : Regarde... Il y a encore les traces sur ton col.

Anne suit son geste, tire sur son col pour voir les traces. Elle commence à comprendre que quelque chose cloche.

ANNE : C'était... c'était quand ?

GEORGES : A l'instant, il y a quelques minutes.

ANNE : Et ... ??

GEORGES : Il n'y a pas de « et ». Je suis allé dans la chambre pour m'habiller. Je voulais aller chercher du secours.

ANNE : Du secours ?

GEORGES : Oui. Et puis tu as fermé le robinet.

ANNE : Oui. Parce que tu as laissé l'eau couler.

SILENCE.

ANNE : Je comprends pas.

GEORGES : Moi non plus.

PAUSE.

GEORGES : Je crois qu'il vaut mieux que j'appelle le Dr. Bertier.

ANNE : Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il peut faire ?

GEORGES : Je ne sais pas. T'examiner.

ANNE : Je vais bien. Je n'ai rien.

GEORGES : Anne, je t'en prie !! C'est absurde. On ne peut pas faire comme s'il ne s'était rien passé.

ANNE : Mais qu'est-ce qui s'est passé, au fond ?

PAUSE.

ANNE : Je suis là, je prends mon petit déjeuner, et tu racontes des choses que je ne comprends pas.

GEORGES : Tu peux m'expliquer comment le torchon s'est retrouvé là ?

ANNE (en colère) : Non !

GEORGES : Qui a ouvert le robinet ?

ANNE : Toi !

GEORGES : Tu t'en souviens ?

ANNE (de plus en plus désespérée, au bord des larmes) : Non ! Tu veux me torturer ?!! fiche-moi la paix !

Georges la regarde.

GEORGES : Tu ne crois pas qu'il vaudrait mieux faire venir le Dr. Bertier ?

ANNE : Non !!

Elle prend sa tasse de thé – comme pour montrer à quel point elle va bien – et la boit. Alors qu'elle veut s'en resservir, elle verse à côté. Elle le voit, pose la théière et fond en larmes.

SILENCE.

Nous voyons des plans larges de l'appartement. Le vestibule. La chambre à coucher. Le salon. La salle à manger. La cuisine. Il n'y a personne.

**Eva**, la cinquantaine, est venue rendre visite. Anne n'est pas là.

EVA : ...tu sais comment il est : quand il s'est mis quelque chose en tête, il va jusqu'au bout. À l'arrivée, tout le monde était content. Et en plus, ça ne fait pas de mal à nos finances.

On joue encore jusqu'au 28. Ensuite on a dix jours de pause, après on part à Stockholm quatre jours et ensuite à Kumo, en Finlande. Je ne sais même pas où c'est. Au Pôle Nord. Mais Geoff y est déjà allé plusieurs fois et il adore. Là-bas on joue les transcriptions de Dowland et puis on revient à Londres.

GEORGES : Et les enfants ?

EVA : Liz est dans son internat et John vit sa vie. Il a vingt-six ans.

GEORGES : Il fait quoi ?

EVA : Il étudie. On le voit rarement. Il est très indépendant. Comme Geoff. Ils ont du mal l'un avec l'autre. Geoff voudrait lui donner des conseils sur tout et John n'apprécie pas.

GEORGES : Il est bon ?

EVA : Je crois. Il est moins impulsif. Très travailleur.

GEORGES : Ça paraît plutôt péjoratif.

EVA : Non !! Il est différent de Geoff. Tranquille, mais opiniâtre. Je crois qu'il fera son chemin. Il a joué la partie solo dans le concerto de Haydn lors du dernier concert au conservatoire. C'était très bien. Geoff était là et l'a félicité à la fin.

Brève PAUSE.

GEORGES : Et toi ?

EVA : Moi quoi ?

GEORGES : Vous vous êtes réconciliés ?

EVA (avec un petit rire) : Mon Dieu, tu le connais, non ? Cet hiver, il a brusquement découvert son amour pour une altiste qui jouait dans notre ensemble depuis des années. Que veux-tu que je te dise ? Ça a fait un drame épouvantable, et résultat des courses la pauvre chérie a tenté de se suicider. Là, il a eu peur et il m'est revenu rongé de remords.

Depuis le temps, je m'y suis habituée. Ce qui est gênant, c'est que tous les membres de l'ensemble sont au courant.

GEORGES : Tu l'aimes ?

EVA : Oui, je crois.

Brève PAUSE.

C'est quoi, une aphasie ?

Geste de Georges ( « Trop compliqué »).

GEORGES : Que veux-tu que je t'explique ? La carotide était obstruée. Ils ont fait un examen avec des ultrasons, deux même, et ils ont dit qu'ils devaient l'opérer. Elle avait peur. Elle était déboussolée et elle avait peur. Tu sais qu'elle a toujours eu peur des médecins.

Ils disaient : le risque est très faible et si on n'opère pas, elle aura sûrement une attaque sérieuse.

EVA : Et qu'est-ce qu'ils disent maintenant ?

GEORGES : Que ça s'est mal passé, voilà. Les 5% d'échecs.

Il baille.

Tout ça est franchement palpitant.

Il regarde sa montre.

A cette heure-ci, en général, je roupille. Le taux de sucre est dans les chaussettes.

PAUSE.

EVA : Je suis vraiment désolée.

GEORGES : Oui.

PAUSE.

EVA : Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

GEORGES : Rien. C'est gentil d'être venue, avec tout le stress que tu as.

Brève PAUSE. Elle ne sait pas quoi dire.

GEORGES : Non, vraiment. Tu ne peux rien faire. On va voir comment ça se passe quand elle reviendra ici, dans l'appartement. On va bien se débrouiller.

Peut-être que je prendrai une aide-soignante, peut-être que je m'en sortirai seul, on verra. On en a déjà vu des vertes et des pas mûres, ta mère et moi.

(Petit rire :) Tout ça est encore un peu nouveau.

PAUSE.

EVA (avec un petit rire) : C'est drôle. Je ne sais pas si je dois le dire. Peut-être que ça va te gêner. Mais quand je suis entrée, tout à l'heure, je me suis rappelée comment je vous écoutais toujours faire l'amour, quand j'étais petite.

Pour moi, à l'époque, c'était rassurant. Ça me donnait le sentiment que vous vous aimiez et qu'on resterait toujours ensemble.

Un menuisier et son aide sont en train de changer le sommier du lit double. Georges regarde en fumant.

Vestibule.

On ouvre la porte de l'appartement. Georges entre et allume la lumière.

Derrière lui, Anne dans une chaise roulante poussée par un ambulancier. Un deuxième ambulancier (aussi jeune que le premier) suit avec une valise et un gros sac. Derrière eux, le concierge.

Georges essaie de se débarrasser des trois le plus vite possible. Il fourre un billet de vingt euros dans la main du premier ambulancier.

GEORGES : Voilà. Merci beaucoup. C'est pour vous deux. Posez tout ça là, ça ira. Là, à côté de la fenêtre, oui. Maintenant, on peut se débrouiller tout seuls. Merci beaucoup.

Les deux ambulanciers échangent un bref coup d'œil, remercient puis prennent congé et sortent de l'appartement en passant à côté du concierge.

GEORGES (au concierge) : Merci, monsieur Méry.

LE CONCIERGE : Si vous avez besoin de quelque chose, appelez en bas. Si nous pouvons vous aider d'une manière ou d'une autre...

GEORGES : Pour l'instant, tout va bien, je préviendrai votre femme quand nous aurons besoin de quelque chose.

LE CONCIERGE (à Anne) : C'est bien que vous soyez de retour, Mme Laurent.

ANNE : Oui. Merci, monsieur Méry. Merci.

Le concierge hésite encore un moment.

LE CONCIERGE : Si vous avez besoin de quelque chose...

ANNE : Oui, merci.

LE CONCIERGE : Oui... Eh bien... alors au revoir, Madame. Et encore : bienvenue à la maison. Au revoir, Monsieur.

GEORGES : Au revoir, monsieur Méry.

LE CONCIERGE : Au revoir.

Il quitte l'appartement. S'ensuit un BREF MOMENT DE PERPLEXITÉ. Puis Georges dit

GEORGES (avec un sourire embarrassé) : Où veux-tu...

ANNE : Dans le salon.

Georges la pousse vers la porte, contourne la chaise roulante, ouvre la porte, revient derrière le fauteuil et pousse Anne dans le

Salon.

La porte est étroite. La chaise roulante passe tout juste. Georges pousse Anne vers le canapé et les fauteuils puis vient se placer devant elle.

GEORGES : Tu veux que je fasse du thé ?

ANNE (avec un léger sourire) : Viens d'abord t'asseoir près de moi.

Georges comprend son sourire, il sait qu'il se comporte de façon maladroite. Il s'assied dans l'un des fauteuils.

ANNE : Tu m'aides à m'asseoir dans mon fauteuil ?

Georges se relève.

GEORGES (empressé) : Bien sûr.

Il tend les mains. Elle bloque le frein du fauteuil roulant, relève avec son pied gauche le repose-pied correspondant, soulève de la main gauche sa jambe droite du repose-pied.

ANNE : Viens-là, tout près. Oui. Serre tes genoux contre les miens, pour que je ne glisse pas. Entoure-moi de ton bras droit et lève-moi. Allons-y.

Il fait ce qu'elle lui a dit, la soulève et ils parcourent ensemble en clopinant la courte distance qui les sépare du deuxième fauteuil. Avec précaution, il la fait s'asseoir et l'aide à s'installer mieux. Tout cela, parce qu'inhabituel pour eux, est aussi maladroit.

ANNE : Merci.

Il sourit parce qu'il lui semble idiot de répondre « De rien ». Puis il s'assied en face d'elle.

LONGUE PAUSE.

Ils sont d'abord tous les deux mal à l'aise, puis acceptent le fait que rien ne puisse être dit avant un certain temps. Après un long moment au cours duquel nous parvient par bouffées le bruit de la CIRCULATION en bas :

GEORGES (à voix basse, presque pour lui-même) : Je suis tellement content que tu sois revenue.

ANNE (à voix tout aussi basse) : Moi aussi.

Nouvelle PAUSE. Puis Anne dit :

ANNE : Promets-moi une chose.

GEORGES : Quoi ?

ANNE : Je t'en prie, ne me ramène jamais à l'hôpital.

GEORGES : Quoi ?

PAUSE. Elle le regarde. Il a compris.

ANNE : Tu me le promets ?

GEORGES : Anne...

ANNE : Tu me le promets ?

PAUSE.

GEORGES : Anne, je...

ANNE : Ne parle pas. Et ne m'explique rien. S'il te plaît.

Brève PAUSE.

GEORGES : Qu'est-ce que tu veux que je dise, c'est ...

ANNE (l'interrompant) : Rien. Ne dis rien, voilà. D'accord ?!

PAUSE.

Il l'aide à se mettre au lit, puis étale la couverture sur elle.

GEORGES : Voilà.

ANNE : Merci. Merci, chéri.

GEORGES : Tout va bien ?

ANNE (souriant) : Tout va bien.

Il hésite.

ANNE : Tu n'es pas obligé de me tenir la main tout le temps. Je suis capable de m'occuper toute seule, tu sais.

Il opine du chef.

ANNE : Et n'aie pas mauvaise conscience. Ce serait absurde. Et pesant. Pour moi aussi.

GEORGES : Je n'ai pas mauvaise conscience.

ANNE : C'est bien.

Elle sourit.

ANNE : Va là-bas, maintenant. Je ne suis pas une handicapée. Tu peux très bien me laisser seule deux minutes sans que je m'effondre.

GEORGES (avec un léger sourire) : D'accord.

ANNE : Tu as acheté le nouveau livre sur Harmoncourt ?

GEORGES : Je l'ai déjà lu.

ANNE : Alors ?

GEORGES : Tu le veux ? Je te l'apporte.

ANNE : Volontiers.

Il sort de la pièce pour aller chercher le livre. Elle reste là, sur son lit, attend, passe ensuite sa main valide dans ses cheveux pour se faire belle, puis lisse la couverture qui fait des plis. Au bout d'un moment on entend la voix de

GEORGES (off) : Je ne sais pas où je l'ai mis.

ANNE : Ça ne fait rien. Ce n'est pas très important.

GEORGES (off) : Si, si. Attends, il est peut-être dans le... Un instant ! Voilà ! Ah ! Tu vois ! Rien de tel qu'une mémoire infaillible !

Elle sourit, regarde dans sa direction. Il entre avec le livre à la main.

GEORGES : Je croyais que je l'avais laissé là-bas dans la chambrette mais je l'avais déjà rangé. Quand on est ordonné, hein...

ANNE (prenant le livre) : Merci.

Elle pose le livre sur son ventre. Regarde Georges.

ANNE : Bon. Maintenant, occupe-toi de toi. Et ne reste pas là pour voir comment je tiens le livre. D'accord ?

GEORGES : D'accord.

Il la regarde encore un instant puis sort de la chambre. Elle attend qu'il soit dehors. Essaie de se détendre. Puis elle se souvient du livre. Elle le prend de la main gauche et essaie de l'ouvrir. Elle a du mal.

Puis elle s'aperçoit qu'elle a oublié ses lunettes. Elle repose le livre sur la couverture et tente d'attraper ses lunettes sur la table de nuit. Ça aussi, elle finit par y arriver. Puis elle ouvre à nouveau le livre et tente de lire.

La concierge pose les sacs du supermarché sur le plan de travail. Prend la pile de courrier qu'elle avait mis dans un des sacs et la pose à côté. Puis elle sort la note et la monnaie.

LA CONCIERGE : ... malheureusement les fraises étaient déjà pourries. J'irai vous en prendre des fraîches demain matin sur le marché. Mon mari vous portera l'Evian cet après-midi. Je ne peux pas trop porter : mon dos, vous savez...

GEORGES (off) : Oui, oui, pas de problème.

LA CONCIERGE : Ça a fait 76,40. Voilà le ticket de caisse et les 23,60 qui restent.

GEORGES (off) : Merci beaucoup. Gardez la petite monnaie. Merci.

LA CONCIERGE : Merci, monsieur.

Petite PAUSE embarrassée.

LA CONCIERGE : Bon, eh bien, j'y vais. Appelez-moi si vous avez besoin d'autre chose.

GEORGES : Oui. Je vous appelle.

LA CONCIERGE : Et votre épouse va bien...

GEORGES : Oui, ça va. Elle se rétablit.

LA CONCIERGE : Très bien. Dites-lui bonjour de ma part. Mon mari et moi, nous sommes contents qu'elle soit de retour.

GEORGES : Oui, nous aussi. Au revoir, Mme Méry, merci beaucoup.

LA CONCIERGE : Au revoir, monsieur.

Elle se dirige vers la porte de l'appartement, puis se retourne encore vers Georges.

LA CONCIERGE : Je vous apporterai les fraises demain vers midi, si ça vous convient.

Il opine du chef, elle ferme la porte en sortant.

Il est devant la fenêtre ouverte du puits de lumière et fume. Au bout d'un moment, on entend le bruit de la CHASSE D'EAU. Au bout d'un moment encore, on entend

ANNE (off) : Voilà. Tu viens, s'il te plaît ?

Il jette la cigarette, ferme la fenêtre et va vers Anne, la soulève, elle passe son bras gauche autour de son cou, se maintient debout comme ça, il lui remonte sa culotte sous la robe de chambre. Puis ils sortent ensemble des toilettes en clopinant et il la fait asseoir dans la chaise roulante.

Ils sont tous les deux couchés dans leurs lits. Anne RESPIRE BRUYAMMENT dans son sommeil. Georges reste allongé, les yeux ouverts, et écoute attentivement sa respiration.

Le soleil éclaire la pièce. Georges a préparé quelque chose de simple. Il coupe ce qu'il y a dans l'assiette. Il pousse l'assiette vers elle. Ils sont tous deux de bonne humeur, mangent et boivent.

GEORGES : ... une quelconque romance entre un noble et une jeune fille de la petite bourgeoisie qui ne peuvent pas se marier et qui alors, par grandeur d'âme, renoncent l'un à l'autre – en fait je ne sais plus. En tout cas, en sortant, j'étais complètement bouleversé et il m'avait fallu un certain temps pour me calmer.

Dans la cour de la maison où habitait grand-mère, il y avait un jeune gars à sa fenêtre qui m'a demandé d'où je venais. Il avait quelques années de plus que moi, c'était un crâneur et bien entendu il m'en imposait beaucoup. « Du cinéma », je lui dis, car j'étais fier que grand-mère m'ait donné l'argent pour aller tout seul au cinéma. « Qu'est-ce que tu as vu ? » J'ai commencé à raconter le film, et tandis que je racontais toute l'émotion revenait. Je ne voulais tout de même pas pleurer devant ce gars, mais c'était impossible : j'étais là, en larmes, dans la cour, et je lui ai raconté le drame jusqu'à la fin.

ANNE : Et alors ? Il a réagi comment ?

GEORGES : Aucune idée. Il s'est sans doute moqué de moi. Je ne m'en souviens pas. Je ne me souviens pas non plus du film. Mais je me souviens du sentiment. Que j'avais honte de pleurer, mais qu'en racontant les sentiments et les larmes revenaient, presque plus forts qu'en regardant le film, et que je ne pouvais pas m'arrêter.

Elle le regarde, sourit, puis se penche à nouveau vers son assiette.

ANNE : C'est mignon. Pourquoi tu ne me l'as jamais raconté ?

GEORGES : Il y a encore quelques histoires que tu ne connais pas.

ANNE (coquette) : Aha... ? Tu ne vas tout de même pas malmener ton image sur tes vieux jours ?

GEORGES (avec un sourire narquois) : Je m'en garderais bien. Mais c'est quoi, mon image ?

Elle prend une bouchée, mange tout en réfléchissant. Puis elle le regarde.

ANNE (tendrement) : Tu es un monstre, parfois. Mais tu es gentil.

GEORGES (sourire gêné) : Je peux t'offrir un verre ?

Elle rit.

Il fait avec elle de la gymnothérapie. Il plie et allonge la jambe d'Anne plusieurs fois. Compte les répétitions de mouvements.

Elle est allongée sur le canapé. Il est assis dans son fauteuil. Ils lisent tous deux le journal.  
Au bout d'un moment :

ANNE : Écoute ! Mon horoscope.  
La devise : pleine d'élan mais plus sérieuse !  
Amour : de la distraction de haute volée, voilà ce qu'il vous faut.  
Travail : vous êtes à nouveau motivée. Mais allez-y prudemment.  
Fitness : dérouillez-vous en faisant de l'exercice. Cela vous redonnera de l'élan.

PAUSE.

GEORGES (gentiment) : Ne t'en prends qu'à toi-même si tu lis ce genre de trucs.

Brève PAUSE. Puis :

GEORGES : Demain après-midi, il y a l'enterrement de Pierre.

ANNE : Il faut que tu y ailles.

GEORGES : C'est bien ce que je crains. Je n'en ai pas la moindre envie.

ANNE : On a rarement envie d'aller à un enterrement.

GEORGES : Oh, j'en connais quelques-uns. Annette est impatiente de se mettre sur son trente-et-un. Et François a...

ANNE : Tu es méchant. Qu'est-ce que tu dirais si personne ne venait à ton enterrement ?

GEORGES (pince-sans-rire) : Rien, probablement.

Elle lui jette un coup d'œil, sourit de son ironie. Puis elle reprend :

ANNE : Tu as parlé à Jeanne depuis que je suis partie à l'hôpital ? Je veux dire : elle sait que je ne peux pas venir ?

GEORGES : Bien sûr.

ANNE : Qu'est-ce qu'elle a dit ?

GEORGES : Elle était sous le choc.

ANNE : Comment ça ?

GEORGES (un peu énervé) : Bon Dieu, comment on est, quand on est choqué ? Elle ne pouvait pas le croire, elle est restée sans voix. Je ne me souviens plus. En tout cas pas précisément. J'ai parlé à beaucoup de gens depuis.

PAUSE.

ANNE : Excuse-moi.

GEORGES : Non, c'est toi qui dois m'excuser. Je n'ai pas dit ça méchamment. Mais je ne sais juste pas à quoi ça rime de parler de ça tout le temps.

Brève PAUSE.

ANNE : J'en parle tout le temps ?

GEORGES : Non. Pardonne-moi.

ANNE : C'est pas grave.

Vestibule.

On ouvre la porte d'entrée depuis l'extérieur, Georges entre. Il revient de l'enterrement, habillé pour la circonstance. Allume la lumière. Il est un peu mouillé. Visiblement, il pleut. Alors qu'il referme la porte, il aperçoit Anne. Lui tournant le dos, elle est assise sur le sol devant la fenêtre ouverte du puits de lumière, à moitié appuyée sur la chaise roulante.

GEORGES : Qu'est-ce que...

Effrayé, il se dirige vers elle, la relève et l'assied dans la chaise. Dehors, dans le puits de lumière, il pleut.

PAUSE.

ANNE (une fois assise dans le chaise roulante) : Pourquoi es-tu déjà de retour ?  
Quelle heure est-il ?

PAUSE.

Georges a compris depuis longtemps. Il ferme sans bruit la fenêtre. Puis reste planté là, dépassé.

SILENCE.

ANNE (à voix basse) : Pardonne-moi, j'ai été trop lente.

GEORGES : Anne...

ANNE : Tu me pousses dans le salon ?

PAUSE.

GEORGES : Oui.

Il se tourne vers elle, pousse la chaise roulante dans le

Salon

entre les deux fauteuils. Allume la lumière. Reste immobile devant l'interrupteur. Ils ont tous deux l'air épuisé.

GEORGES : Tu es la spécialiste des surprises.

ANNE : Oui.  
Pourquoi es-tu rentré plus tôt ?

GEORGES : Je ne suis pas rentré plus tôt. J'ai pris un taxi. En août, il n'y a pas beaucoup de circulation.

ANNE : C'est vrai.  
C'était comment, l'enterrement ?

GEORGES : Anne... !

ANNE : Comment c'était, allez, raconte !

Il réfléchit un instant, puis se dirige vers Anne et s'assied face à elle dans un fauteuil. La regarde. Elle relève la tête et lui rend son regard. Il comprend qu'il ne doit pas insister pour le moment. Longue PAUSE. Puis il commence :

GEORGES : C'était plutôt bizarre. Le prêtre était un imbécile. Ensuite, un collègue de travail de Pierre a fait un discours d'un pathétique indécent. Son ancienne secrétaire est venue avec un radio-cassette et après le discours elle a mis « Yesterday » des Beatles. Tu ne peux pas t'imaginer. Tout le monde s'est tourné vers elle. Apparemment, ce n'était pas prévu. Ses petits-enfants étaient là. Évidemment ils ont pouffé quand la musique a commencé. Ensuite l'urne a été posée sur un brancard immense qui était visiblement conçu pour un cercueil et on est sortis sous la pluie. Ils ont placé l'urne sur un petit véhicule électrique qui a roulé au pas pendant une éternité jusqu'au petit trou qu'ils avaient creusé. Beaucoup de gens pouffaient. Ça a dû être terrible pour Jeanne. J'ai...

ANNE (l'interrompant) : Il n'y a aucune raison de continuer à vivre, voilà. Je sais que ça ne peut qu'empirer. Pourquoi dois-je nous infliger ça ? A toi et à moi.

GEORGES : Tu ne m'infliges rien.

ANNE : Tu n'es pas obligé de mentir, Georges.

PAUSE.

GEORGES : Imagine que tu sois à ma place. Tu ne t'es jamais dit que cela pourrait arriver à l'un de nous ?

ANNE : Si, bien sûr. Mais l'imagination et la réalité ont peu de choses en commun.

GEORGES : Mais ça s'améliore chaque jour. On va...

ANNE (l'interrompant) : Georges, je ne veux plus. Tu fais des efforts touchants pour me faciliter tout ça. Mais m o i je ne veux plus. Pour moi. Pas pour toi.

GEORGES : Je ne te crois pas. Je te connais. Tu crois que tu es un poids pour moi. Imagine la situation inverse. Qu'est-ce que tu ferais ?

ANNE : Je n'en sais rien. Je ne veux pas me casser la tête à ta place. Je suis fatiguée. Tu me fatigues. Tout me fatigue. Je ne peux pas parler. Je veux me coucher.

Il la regarde. Finalement il se lève et pousse sa chaise roulante hors du cadre.

Elle est couchée. La liseuse est allumée.

On entend la RADIO dans le salon : une émission sur la faune et la flore des mers du sud, ou quelque chose de similaire.

Vestibule.

Georges sort de la cuisine et ouvre la porte de l'appartement. Sur le seuil se tient le soliste des séquences 3 et 4.

GEORGES (étonné, mais content) : Oh ! Bonjour ! Ça, c'est gentil.

SOLISTE : Pardonnez-moi s'il vous plait, de vous tomber dessus comme ça, Professeur. J'ai essayé plusieurs fois de vous téléphoner, mais sans succès.

GEORGES : Je suis désolé. Je ne décroche que lorsque j'ai enregistré le correspondant et que je peux voir qui appelle. Pourquoi vous n'avez pas laissé de message ? Mais entrez donc...

Il referme la porte derrière son hôte.

SOLISTE : Cet hiver je n'ai pas pu passer après le concert. J'étais vraiment désolé – ça m'avait fait tellement plaisir que vous soyez venus.

GEORGES : Venez, venez.

Tandis qu'ils passent dans le

salon,  
ils continuent de parler :

SOLISTE : ... et hier j'ai eu un appel de mon agent. En mai, j'ai quelques enregistrements ici et dois voir le studio et le piano avant. Alors je suis arrivé en avion ce matin à Paris. Et là, à l'hôtel, je me suis dit que j'allais essayer de passer vous voir. C'est tout près d'ici.  
Excusez-moi, c'est pour votre épouse.

Il sort le bouquet de fleurs de son papier et le donne à Georges.

Elle n'est pas là ?

GEORGES : Si, si. Je vais la chercher tout de suite. Asseyez-vous donc.

SOLISTE : J'espère que je ne vous dérange pas trop.

GEORGES : Non, non, pas du tout. Je suis heureux que vous soyez venu. Nous avons été tellement enthousiasmés par votre concert. On espérait vous revoir bientôt. Asseyez-vous, je vous en prie. Je peux vous offrir quelque chose ? Un thé ?

SOLISTE : Non, non, merci beaucoup.

GEORGES : Attendez, je vais juste rafraîchir les fleurs et dire que vous êtes là.

Georges est sorti de la pièce avec le bouquet et a refermé la porte. Le soliste regarde autour de lui.

Au bout de quelques instants on entend vaguement les VOIX d'Anne et de Georges, sans comprendre ce qu'ils disent. Cela dure un moment.

Enfin Georges ouvre à nouveau la porte et pousse Anne, sur sa chaise roulante, dans le salon.

ANNE : Martin ! Je suis ravie. Quelle joie de vous voir !

Le soliste s'est levé et ne sait pas trop comment faire face à la situation.

SOLISTE : Madame Laurent ! Moi aussi je suis ravi.

ANNE : Restez assis. Allez, asseyez-vous et ne faites pas cette tête.

Le soliste s'assied en hésitant, Georges pousse la chaise roulante entre les deux fauteuils et s'assied lui aussi.

Brève PAUSE embarrassée.

ANNE : Je suis vraiment fière de vous. Nous étions tous les deux emballés après votre concert. Dès le lendemain matin, Georges a voulu aller acheter votre nouveau CD.

SOLISTE : Mon Dieu ! Je voulais vous l'apporter mais je suis parti de façon tellement précipitée que je l'ai oublié. Je suis désolé. Je vais en trouver un dès aujourd'hui et je vous l'apporte.

ANNE (en souriant) : Non, non, je vous en prie. Nous voulons tout de même contribuer à votre succès. Même si ce n'est que pour vingt euros.

SOLISTE : Vous y avez déjà tellement contribué. Je vous dois beaucoup, madame.

ANNE : Vous le devez à votre travail et à votre talent.

SOLISTE (secouant un peu la tête) : Vous vous souvenez, quand vous m'avez donné à jouer pour la première fois les « Bagatelles », j'avais douze ans, et avec mon arrogance juvénile je vous ai dit : « Mais pourquoi donc des bagatelles ? » Et vous m'avez passé un sérieux savon.

Ils sourient tous les deux. Puis il reprend :

SOLISTE : Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

ANNE : Je suis paralysée du côté droit, c'est tout. Ça peut arriver avec l'âge.

SOLISTE : Et comment... ?

ANNE : Parlons d'autre chose, si vous voulez bien.

SOLISTE (décontenancé) : Oui...

ANNE : Ne m'en veuillez pas. Mais je veux profiter de la belle surprise que vous nous faites en nous rendant visite.

SOLISTE (désarmé) : Bien sûr.

Brève PAUSE.

GEORGES : Vous ne nous avez pas encore raconté tout ce qui s'est passé après votre concert à Paris.

Le soliste est un peu désarçonné par le comportement du couple.

SOLISTE : Alors, en fait je suis resté la plupart du temps à Londres et j'ai étudié. Je suis allé pour deux soirées à Copenhague, toujours avec le Schubert.

Toute ma vie tourne autour de Schubert, en ce moment. Les concerts avec les *Impromptus* et les *Moments musicaux*, et comme pain quotidien le travail sur les sonates. Pas les dernières, elles peuvent attendre, je crois que pour ça j'ai encore besoin de quelques années.

(Les dialogues portant sur la musique seront modifiés en fonction de l'interprète choisi)

ANNE : Voulez-vous me faire une faveur ?

SOLISTE (surpris) : Oui ?

ANNE : Vous me joueriez la Bagatelle en sol mineur ?

SOLISTE (embarrassé) : Euh, je ne sais pas si je m'en souviens très bien. Beethoven, ça fait longtemps que je ne l'ai pas... Mais si vous voulez...

ANNE : Essayez.

SOLISTE (hésitant) : OK.

Il regarde Georges, puis de nouveau Anne, se lève, va vers le piano à queue et joue.

Georges est assis sur le coffre et regarde Anne qui s'entraîne à manœuvrer sa nouvelle chaise roulante électrique. Marche avant, marche arrière, virages. Pour finir, elle tourne en rond, plusieurs fois. Il rit, elle aussi.

Chambre à coucher.

Anne est dans son lit. Un livre est posé sur son ventre. Elle écoute le PIANO dont le son arrive du salon. Au bout d'un certain temps, la musique s'arrête.

ANNE : Qu'est-ce qu'il y a ?

Salon.

Georges est assis devant le piano ouvert. Les mains sur les genoux, il regarde devant lui.

La concierge passe l'aspirateur sur le tapis.

Anne est assise dans son fauteuil roulant. Georges lui lave les cheveux.

Georges s'est préparé un steak et mange. A la radio, on entend les INFORMATIONS DU SOIR. Soudain, venant de la pièce voisine, un GRAND FRACAS et un BRUIT de vaisselle brisée. CRI étouffé d'Anne. Georges se lève, énervé, et entre après avoir traversé le

vestibule

dans la chambre à coucher.

Anne gît sur le sol, à côté de la table de nuit renversée, au milieu de la vaisselle et de restes de nourriture.

GEORGES (effrayé et de ce fait en colère) : Bon Dieu, qu'est-ce que tu fais ?

Il se précipite vers elle et la relève plutôt brutalement pour la recoucher.

GEORGES : Tu as perdu la tête ou quoi ?! C'est pas possible ! Quelle idiotie !

Il montre les objets brisés.

GEORGES : Regarde ! Tu avais besoin de faire ça ? Tu ne peux pas appeler, quand tu veux quelque chose ?

ANNE (penaude) : Je suis désolée.

GEORGES (toujours en colère) : Oui, moi aussi.

ANNE (à voix basse) : Pardon.

Georges se penche, commence à rassembler les objets épars.

GEORGES : La lampe aussi est cassée.

Salle de bains.

Georges, en pantalon de pyjama, torse nu, se brosse les dents. ON SONNE. Georges crache, se lave la bouche, passe dans le

vestibule

et s'approche de la porte d'entrée.

GEORGES : Oui ? Qui est là ?

Pas de réponse. Georges est très troublé. Off, Anne l'appelle :

ANNE : Georges ? Qu'est-ce qui se passe ? C'est qui ?

Georges ouvre la porte. Mais à l'extérieur, le palier, plongé dans la pénombre, n'est plus le même. L'ascenseur n'existe plus, seul son câble pend dans la cage vide. Les murs et l'escalier n'ont plus ni revêtement ni peinture, les fissures du plâtre ont été ouvertes par endroits, tout cela donne l'impression d'un chantier. Georges est stupéfait, il ne comprend pas ce qui s'est passé. Hésitant, il sort de l'appartement et fait quelques pas sur le palier. Off, au loin, la voix inquiète d'Anne :

ANNE : Georges ? Mais qu'est-ce qui se passe ?

Georges se tourne vers la droite, avance d'un pas hésitant dans le couloir qui, au bout de quelques mètres, s'ouvre à nouveau vers la droite sur un autre long couloir chichement éclairé. Tout cela, Georges ne l'a jamais vu non plus. Un grand SILENCE s'est fait. Au fond, le couloir est inondé d'une eau sombre.

Georges fait quelques pas vers le fond du couloir. BRUIT LÉGER DE SES PAS DANS L'EAU.

Georges s'immobilise. Regarde ses pieds. Ils sont dans l'eau jusqu'au dessus des chevilles.

En transparence, on distingue le motif noir et blanc du sol. L'eau est sale, parsemée de traînées huileuses.

Stupéfait, Georges lève les yeux et regarde vers le fond du couloir. SILENCE. C'est alors que surgit derrière lui une main qui vient se plaquer sans un bruit contre sa bouche, la serrant comme dans un étau. Panique.

Le GÉMISSEMENT GUTTURAL de Georges nous projette dans la scène suivante.

Obscurité absolue. LES GEMISSEMENTS DE GEORGES DEVIENNENT DES HURLEMENTS.

VOIX D'ANNE : Georges, qu'est-ce qui se passe... Qu'est-ce qui se passe ?!  
Mais calme-toi ! Ce n'est rien. Ce n'est rien.

Elle parvient à allumer la lampe de chevet. Georges est assis dans son lit, à peine réveillé, les yeux écarquillés de terreur. Il a du mal à respirer.  
Anna tend vers lui sa main valide, lui caresse le bras pour le calmer.  
Il se calme lentement et se laisse retomber sur son oreiller.

ANNE : Qu'est-ce que c'était ?

Il ne répond pas. Continue à respirer difficilement. Elle le caresse.

Gros plan sur l'écran d'un téléphone portable. On y lit :

*Venons le 12 à Paris. Passerions dans l'après-midi. J'espère que tout va bien. Suis heureuse de vous voir. Bisous. Eva.*

Nous entendons en off la voix de

GEORGES : Eva. Ils viennent le 12.

Il s'accroupit devant Anne assise sur le lit, remet son portable dans sa poche et continue à lui mettre ses chaussettes et ses chaussures.

ANNE : Comment ça ?

GEORGES : Aucune idée. Apparemment, elle vient avec Geoff.

ANNE : C'est quand ?

GEORGES : Je ne sais pas exactement. On est le combien aujourd'hui ? Je vais regarder.

Courte PAUSE.

ANNE : Je ne veux pas.

GEORGES : Quoi ?

ANNE : Que Geoff vienne. C'est pas nécessaire.

PAUSE.

Georges n'est pas d'accord, mais continue à habiller Anne.

ANNE : Je n'ai pas besoin de commentaires sur mon état. Son humour anglais n'est supportable qu'à petite dose.

A nouveau la gymnastique thérapeutique. Ça va mieux. Georges gratifie Anne d'un sourire d'encouragement à la vue de ses succès. Elle réagit avec la conscience du devoir accompli, mais sans conviction.

Gros plan. On introduit un CD dans le lecteur. Tandis que la MUSIQUE commence (celle du concert de la séquence 3), Georges prend la carte dans l'enveloppe où se trouvait le CD et la lit à Anne :

GEORGES : Chère madame Laurent, cher monsieur Laurent, c'était un beau et triste moment chez vous. Je vous souhaite de tout cœur que les choses s'arrangent. Avec la profonde gratitude de votre ancien élève,  
Martin.

La MUSIQUE les aide à garder le SILENCE. Puis, après un long moment, Anne dit :

ANNE : Arrête le disque.

Il hésite, la regarde, puis arrête la musique. Ils gardent le SILENCE.

Ils mangent. Soudain, Anne dit :

ANNE : Où sont les albums photo ?

GEORGES : Les albums photo ? Je ne sais pas, là, dans la chambrette. Pourquoi ?

ANNE : Tu peux me les apporter ?

GEORGES : Maintenant ?

Anne opine du chef.

GEORGES : Mais pourquoi ?

ANNE : Je voudrais les regarder.

Georges hésite, ne comprend pas la soudaineté de ce désir.

ANNE : S'il te plaît !

Il finit par se lever et passe dans la chambrette attenante. Il revient au bout de quelques instants avec une pile d'albums, repousse les restes du repas d'Anne et dispose devant elle le premier album.

ANNE : Merci.

GEORGES (un peu énervé) : Pas de quoi.

De sa main valide, Anne ouvre l'album, regarde les photos, tourne les pages, regarde.

ANNE : C'est beau.

GEORGES (un peu gêné, à voix basse) : Quoi ?

ANNE : La vie... si longtemps... la longue vie...

Georges la regarde. Elle continue à feuilleter. Au bout d'un moment elle se retourne vers lui.

ANNE : Arrête de m'observer.

GEORGES (pris sur le fait) : Je ne t'observe pas.

ANNE : Bien sûr que si. Je suis pas encore idiote à ce point.

Ils sont tous les deux au lit. Georges lit à Anne les nouvelles dans le journal. Au moment où il la regarde, elle s'est endormie. Il pose alors le journal sur la table de nuit et éteint la lumière.

Chambre à coucher.

C'est le matin. Georges est en train d'aider Anne à se lever et à s'asseoir dans sa chaise roulante. Ce faisant, il s'aperçoit que le lit et la chemise de nuit sont mouillés.

GEORGES : Mais tu es trempée.

ANNE : Comment ça ?

Brève PAUSE.

GEORGES : Attends.

Il la rassoit sur le lit et sort de la pièce.

GEORGES : Je reviens tout de suite.

Pendant ce temps, elle reste assise, honteuse, et attend. Il revient avec une serviette et la place sur l'assise de la chaise roulante.

GEORGES : C'est pas un drame. Viens.

Il la soulève du lit, la fait asseoir sur la chaise et la pousse à travers le

vestibule dans la

salle de bains.

Il la soulève de la chaise roulante, l'assied sur le tabouret et lui enlève sa chemise de nuit en la passant par dessus sa tête. Elle se met à sangloter. Il lui caresse le visage.

GEORGES : Allez, chérie. C'est pas grave. Ça peut arriver.

ANNE (sanglotant) : ... je n'en... n'en peux plus.

Il la serre contre lui, lui caresse les cheveux, impuissant.

GEORGES : Mon cœur. Ma chérie.

Anne est couchée. Elle est sous perfusion. Eva est assise sur une chaise à côté du lit.

EVA : ... réfléchi s'il ne vaudrait pas mieux placer cet argent dans un immeuble de rapport. Si l'inflation reprend pour de bon, l'immobilier est la seule chose sûre. En ce moment, les livrets d'épargne sont à 1,75% et c'est déjà un taux favorable. Il y a quatre ans, Geoff a acheté des actions avec une petite somme d'argent et tout s'est effondré. Alors maintenant on est inquiets, forcément.

Malheureusement, depuis le temps, d'autres ont eu la même idée et les prix de l'immobilier explosent. Depuis que nous sommes revenus de Scandinavie, je passe mon temps libre à éplucher les petites annonces.

Pour ne pas laisser se prolonger la PAUSE qui s'ensuit, elle ajoute :

EVA : Il faut du temps, voilà tout. On finira bien par trouver.

Nouvelle PAUSE pesante.

ANNE (lentement) : oui oui j'ai... j'ai... la grand-mère ... femme avec maison... pas... la maison après... argent

EVA : Je ne te comprends pas, malheureusement.

ANNE : ... oui... tout de suite... c'est tout ... maison ven... ven... ven... a été... en deux coups de... si vite... dieu que c'est dur... dire... vend... argent parti... parti... aussi la...

PAUSE. Eva a les larmes aux yeux.

Georges et le mari d'Eva, **Geoff** (la cinquantaine). Il parle avec un accent anglais.

GEORGES : ... trois fois par semaine... Je n'ai pas suffisamment d'expérience. Nous verrons si ça suffit.

GEOFF : Elle prend combien ?

GEORGES : C'est payé à l'heure. On verra.

GEOFF : Et elle ?

GEORGES : Anne ?

Geoff opine du chef. Geste vague de Georges.

GEORGES : C'est difficile à dire. Parfois j'ai l'impression qu'elle ne se rend absolument pas compte de son état. Et puis c'est à nouveau le contraire. C'est ... je ne sais pas.

GEOFF : Et le médecin ? Il dit quoi ?

GEORGES : Il a...

Eva entre. Elle est en larmes.

EVA (en pleurant) : Elle ne dit que des trucs sans queue ni tête. Je ne sais pas ce que je...

Geoff se lève, hésitant.

GEOFF : Hey, dear...

Il va vers elle et l'accompagne vers le fauteuil où il était lui-même assis.

GEOFF : ... come here, sit down, it's o.k.

Elle le rabroue, énervée, s'assied.

EVA : Rien n'est o.k.

Il est d'abord désarçonné par sa réaction brutale, mais finit par aller s'asseoir sur le canapé. Entre temps, Eva se tourne vers Georges :

EVA : Qu'est-ce qui se passe, en fait ? On ne peut quand même pas la laisser couchée sur son lit comme ça ! On la reconnaît même plus ! Mais c'est n'importe quoi !

GEORGES : On ne peut rien faire pour l'instant. Calme-toi, ma chérie. Elle a un traitement, on lui donne les médicaments nécessaires et il n'y a pas d'autre possibilité pour le moment.

EVA : Ça veut dire quoi, « pas d'autre possibilité » ? Pourquoi elle n'est pas à l'hôpital ?

GEORGES : Il y a eu une deuxième attaque. Bertier l'a examinée et pense qu'on peut lui épargner toute la batterie d'examen habituelle à l'hôpital. De toute façon, ils ne la

garderaient pas et l'enverraient dans une maison de retraite médicalisée. Ce qu'on fait dans ces maisons, on peut le faire ici.

Eva le regarde, stupéfaite.

GEORGES (off) : Et elle n'ira pas dans une maison de retraite. Je le lui ai promis.

GEOFF : Tu ne crois pas que tu présumes de tes forces ?

GEORGES : Tu as une meilleure idée ?

Geoff ne sait pas quoi dire. Eva s'est un peu reprise et se mouche.

EVA : Je ne peux pas croire que de nos jours il n'y ait aucune possibilité de traiter ça de manière efficace.

GEORGES (cassant) : Rien ne t'empêche de te renseigner.

Eva se lève, furieuse, et va vers la fenêtre. Georges la regarde.

GEORGES (plus accommodant) : Je suppose que tu me croiras si je te dis que j'aime ta mère autant que toi. Alors je t'en prie, ne fais pas comme si j'étais un abruti incapable de faire ce qui tombe sous le sens.

EVA : Je n'ai pas dit ça. Simplement je doute que ce que je vois ici puisse être la panacée.

GEOFF (à Georges) : Tu ne veux pas prendre l'avis d'un autre médecin ?

GEORGES : Là, vous allez arrêter, tous les deux, d'accord ? Un autre médecin est venu. Il a donné raison à Bertier. A partir de lundi, une infirmière viendra trois fois par semaine. On peut parler d'autre chose, maintenant ?

EVA : Et de quoi ?

Georges lave les tasses à thé dont il s'est servi avec Eva et Geoff. A la radio, les  
INFORMATIONS DU SOIR.

Anne n'a plus de perfusion. Avec des gestes d'experte, une **infirmière** montre à Georges comment on couche et linge Anne, à présent presque incapable de se mouvoir. Pour ce faire on la retourne comme un objet, et les larmes coulent silencieusement sur son visage.

L'INFIRMIERE 1 : Il faut plier la jambe là pour pas qu'elle tombe. Après vous prenez derrière l'épaule, vous poussez derrière les fesses. Vous tenez comme ça, avec le coude. Et on met la couche. Voilà. Il faut bien pousser derrière. Après vous repoussez doucement. Vous allongez la jambe. Voilà. Est-ce que vous pouvez attraper un petit peu le drap là-bas ? Je vais vous aider. Tirez tirez tirez. Maintenant vous tirez la couche, comme ça. Voilà. Et on se remet sur le dos. Et vous fixez la couche et mettez les petits élastiques.

Anne est au piano et joue le morceau de la séquence 3. Nous la regardons et l'écoutons un moment.

Georges est assis dans son fauteuil et regarde vers le piano. Finalement il se penche vers le lecteur de CD et l'arrête. La MUSIQUE s'interrompt brusquement. Georges reste assis sans rien dire.

Il apporte dans la chambre un plateau avec un bol de muesli. S'assied auprès d'Anne sur le lit pour lui donner sa nourriture.

GEORGES : Voilà, ma chérie, j'espère que tu vas aimer.

ANNE : .. oui oui....

Il commence à la nourrir.

GEORGES : J'ai rajouté un peu de jus d'orange. Je trouve que ce n'est pas mauvais.

Elle ne peut avaler que très lentement, alors quelque chose ressort toujours de sa bouche. Il l'essuie avec un torchon à vaisselle, continue à la nourrir. Finalement, au bout de quelques bouchées, elle n'ouvre plus les lèvres.

GEORGES : Allez, Anne, il faut que tu manges encore. Tu n'as avalé que trois bouchées.

Anne continue de serrer les lèvres.

GEORGES : Je t'en prie, chérie. Encore un peu.

Anne ne bouge pas. Il pose le muesli sur la table de nuit et lui met la tasse à bec devant les lèvres. Elle boit lentement, une gorgée après l'autre. Il écarte la tasse chaque fois, pour lui laisser du temps. Soudain elle dit :

ANNE : ... maman au concert...

GEORGES : Oui ?

ANNE : ... maman au concert... pas de robe...

GEORGES : Maman n'a pas de robe pour le concert ?

ANNE : ... maman au concert... pas de... uuu... non...

GEORGES : Oui ?

Longue PAUSE. Georges attend.

Anne est dans la douche. L'infirmière ne cesse de parler à Anne pour la tranquilliser. Enfin, elle ouvre le robinet.

ANNE : (sur un ton monotone) : au secours ! au secours !...

Sans se laisser impressionner, l'infirmière continue de lui parler pour la calmer. Georges reste planté là, impuissant.

Cuisine.

Georges et l'infirmière sont assis autour d'une tasse de café. Devant l'infirmière, sur la table, une somme d'argent. Tandis qu'ils parlent, on entend, venant de la chambre, les APPELS À L'AIDE d'Anne.

INFIRMIÈRE : ... nous pouvons aussi venir à tour de rôle. Elle ferait de 8h à 12 h et moi de 14h à 18h, ou de 15 h à 19h. Ça vous soulagerait certainement plus.

GEORGES : Je vais y réfléchir.

INFIRMIÈRE : Il faut juste qu'elle le sache à temps pour pouvoir s'organiser.

GEORGES : Oui, oui, bien sûr, je vous dis ça dans les prochains jours.

INFIRMIÈRE : Très bien. Il faut que j'y aille...

Elle prend l'argent sur la table, l'empoche et se lève.

INFIRMIÈRE : Merci pour le café.

GEORGES : Avec plaisir. Je vous raccompagne.

Ils sortent tous deux de la cuisine. Tandis que l'infirmière, dans le

vestibule,

prend sa veste sur la patère et l'enfile, elle commente les APPELS À L'AIDE d'Anne, qui n'ont pas cessé.

INFIRMIÈRE : Ne prenez pas ça trop au sérieux. En général, ils disent toujours quelque chose. Elle pourrait tout aussi bien dire « Maman, maman, maman ». C'est un automatisme.

GEORGES (opinant du chef, à voix basse) : Je sais.

Ils sont arrivés près de la porte.

INFIRMIÈRE : Au revoir, monsieur.

GEORGES : Au revoir.

Il referme la porte derrière elle. Reste un moment immobile puis passe dans la

chambre à coucher,

où les APPELS À L'AIDE d'Anne, inchangés, continuent.

Georges s'assied auprès d'Anne sur le lit, prend sa main, la tient. Au bout d'un moment, Anne se calme, ses APPELS À L'AIDE deviennent plus faibles et finissent par cesser complètement.

Après une longue PAUSE :

GEORGES : (lentement, à voix basse) : J'aimerais bien embaucher une deuxième infirmière. Les deux pourraient se relayer. Ça simplifierait un peu tout. Qu'en penses-tu ?

Longue PAUSE. Puis :

ANNE (à voix basse) : ... au secours ... au secours ...

Ils sont tous les deux couchés. Georges RONFLE bruyamment. Anne a les yeux ouverts.

Vestibule.

La porte d'entrée. Nous entendons la clé dans la serrure, Georges entre avec un sac de courses, derrière lui le concierge. Celui-ci porte des sacs plus gros et plus lourds. Georges lui tient la porte.

GEORGES : Si vous voulez bien les mettre dans la cuisine.

Le concierge le précède dans la cuisine avec les sacs. Georges appelle vers la chambre à coucher :

GEORGES : Je suis làà - àà !

et suit le concierge dans la

cuisine.

Le concierge a posé les sacs sur le plan de travail.

GEORGES : Merci beaucoup.

CONCIERGE : Je peux faire encore quelque chose pour vous, monsieur ?

GEORGES : Non, merci, monsieur Méry. Vous m'avez bien aidé.

CONCIERGE : Oh, c'est peu de chose, monsieur.

Georges a déjà sorti son portefeuille et donne de l'argent au concierge.

CONCIERGE : Merci beaucoup, monsieur.

GEORGES : Je vous appellerai en cas de besoin.

CONCIERGE : Avec plaisir, monsieur.

Il s'apprête à partir. Il s'arrête encore sur le seuil et se retourne.

CONCIERGE : Puis-je me permettre une remarque, monsieur ?

GEORGES : Oui ?

CONCIERGE : Ma femme et moi sommes très impressionnés par la façon dont vous vous sortez de tout ça. Je vous tire mon chapeau.

Pendant qu'il parlait, le portable de Georges a commencé à sonner.

GEORGES (prenant le portable dans la poche de sa veste) : C'est gentil. Merci. A la prochaine fois.

CONCIERGE : Saluez bien madame de ma part.

GEORGES : Je n'y manquerai pas. Merci.

Tandis que le concierge sort de l'appartement, Georges regarde l'écran de son portable et prend la communication.

GEORGES : Allô Eva, comment ça va ?... Ça va bien.

Georges, debout au pied du lit, fait face à Anne.

GEORGES (avec insistance) : ... sur le pont...

ANNE : ... ssssur...

GEORGES : ... sur le pont...

ANNE : po... pont... sss...

GEORGES : ... sur le pont... sur le pont...

ANNE : ... ssssur le pont...

GEORGES (souriant pour l'encourager) : ... sur le pont d'Avignon ...

ANNE : ... ssur le ...

GEORGES : ... pont... sur le pont d'Avignon ...

(il commence à chanter) : sur le pont d'Avignon, on y danse, on y danse, sur le pont d'Avignon, tout le monde y danse en rond...

Il l'encourage à chanter avec lui. Se remet à chanter :

GEORGES : Sur le pont d'Avignon, on y danse, on y danse...

Anne s'efforce de chanter elle aussi, elle aussi sourit d'un air entendu, mais elle n'émet que des SONS isolés.

GEORGES (chante pour encourager Anne, accompagné par les sons qu'elle émet) : sur le pont d'Avignon, on y danse, on y danse, sur le pont d'Avignon, tout le monde y danse en rond...

Une **autre infirmière** coiffe Anne sans ménagements. La brosse s'accroche dans ses cheveux collés.

DEUXIÈME INFIRMIÈRE (« guillerette ») : ... et voilà... on est toute belle à nouveau... pour que tout le monde nous admire... voilà... vous voyez... attendez...

Elle prend un miroir qu'elle a disposé à portée de mains. Le tient devant le visage d'Anne.

DEUXIÈME INFIRMIÈRE : ... alors ?... qu'est-ce qu'on en dit ?... c'est pas une beauté, ça ?

Anne, écœurée, détourne les yeux. Emet un SON sourd. L'infirmière l'ignore.

DEUXIÈME INFIRMIÈRE : Vous allez voir, Monsieur va être complètement ébloui...

SON furieux d'Anne.

La fenêtre du puits de lumière est ouverte. Un pigeon s'est posé sur le rebord. Il va et vient puis se risque finalement à sauter à l'intérieur, sur le parquet. Commence à explorer les lieux.

Nous entendons la CHASSE D'EAU du WC. Georges sort des toilettes. L'ouverture de la porte effraie le pigeon qui volète, affolé, dans la pièce.

Après un instant de surprise, Georges essaie de lui faire peur pour le repousser vers la fenêtre. Mais l'oiseau s'enfuit dans la direction opposée. Georges le suit. Ferme les portes des autres pièces. Venant de la chambre, indistincte, la VOIX D'ANNE. Georges va chercher un parapluie. Allume le vestibule. Poursuite. Georges fouette l'air en direction du pigeon, assez longtemps pour que celui-ci s'échappe par la fenêtre. Georges, visiblement épuisé, doit s'asseoir sur le coffre du vestibule.

Georges et la deuxième infirmière.

INFIRMIÈRE : ... comme vous voulez, monsieur. Je ne sais pas ce que vous vous imaginez. J'ai abandonné une autre place pour travailler ici. Vous auriez dû réfléchir avant pour savoir si vous vouliez une deuxième infirmière ou non.

GEORGES : Avant, je ne savais pas à quel point vous êtes incompétente.

INFIRMIÈRE (furieuse) : Qu'est-ce que ça veut dire ?

GEORGES : Je n'ai pas envie d'en discuter avec vous. De toute façon, vous ne comprendriez pas.

INFIRMIÈRE : Personne ne m'a jamais fait de remontrances.

GEORGES : Tant mieux pour vous. (Pour en finir) : Je vous dois combien ?

INFIRMIÈRE (après un bref calcul) : Sept cent quatre-vingt euros.

Georges prend son portefeuille dans sa veste accrochée sur le fauteuil et en sort huit billets de cent euros. L'infirmière est furibonde.

INFIRMIÈRE : Ça ne m'est jamais arrivé, une chose pareille. Non, mais vous vous prenez pour qui ?! Il y a dix ans que je fais ce métier. Ce n'est pas vous qui allez m'apprendre ce que je dois faire.

GEORGES : Vous avez vingt euros ?

L'infirmière sort rageusement son porte-monnaie, regarde.

INFIRMIÈRE : Non.

GEORGES : Alors prenez les huit cents euros. Et maintenant, partez.

L'infirmière empoche l'argent.

INFIRMIÈRE : Vous êtes un méchant vieux bonhomme. Plutôt à plaindre.

Georges a rempoché son portefeuille, se tourne à nouveau vers elle et la regarde.

GEORGES : Je vous souhaite de tout cœur qu'un jour quelqu'un vous traite comme vous traitez vos patients et que vous n'ayez aucun moyen de vous défendre. Et maintenant, disparaissez. Dehors.

Elle le regarde, ne sait d'abord pas quoi répondre, puis :

INFIRMIÈRE : Va te faire foutre, vieux con !

Elle sort, claque la porte derrière elle. Quelques secondes après, nous entendons la porte de l'appartement se refermer.

Georges s'assied dans son fauteuil, regarde devant lui. Puis il s'allume une cigarette, ses mains tremblent, il fume.

Il essaie de faire couler du thé dans sa bouche avec la tasse à bec. Elle ne desserre pas les lèvres.

GEORGES : ... s'il te plaît, ouvre la bouche... allez... ouvre... Anne ! s'il te plaît !... allez... arrête ça !...

Il se relève.

Si tu ne bois pas, tu vas mourir.

SON inarticulé d'ANNE.

C'est ça que tu veux ?

PAUSE. Elle le regarde. Il se penche à nouveau vers elle, présente la tasse devant ses lèvres serrées.

Allez, Anne, s'il te plaît.

Elle ne réagit pas. Il lui ouvre les lèvres avec ses doigts et essaie prudemment, mais quand même avec violence, de lui faire écarter les dents. Y verse un peu de thé. Le liquide lui ressort de la bouche. Il pose la tasse,

(en colère) : Oh, nom de Dieu !

prend un linge et essuie le liquide qui a en partie coulé sur le coussin. Il tente de l'éponger. Elle ne le quitte pas des yeux. Finalement il pose le linge à côté de la tasse et la regarde. Essaie de ne pas montrer son impuissance et sa colère.

Anne ! ... Tu ne peux pas m'obliger à te laisser mourir de soif. Si tu t'obstines, je vais devoir appeler Bertier et il t'enverra à l'hôpital. Et là, ils peuvent te nourrir artificiellement. C'est ça que tu veux ?

BRÈVE PAUSE.

Je t'ai promis de t'épargner ça. Mais tu dois m'aider. Je suis dépassé.

Il reprend la tasse et la met contre ses lèvres.

Je t'en prie, Anne !

Elle garde les lèvres serrées. Il appuie la tasse fortement.

GEORGES : Bois ça, maintenant !

Ça fait mal. Elle ouvre donc la bouche et laisse couler en elle un peu de liquide.

Voilààà !

Elle referme la bouche et il repose la tasse.

C'est bien.

Alors elle recrache tout comme une fontaine. Après un instant d'ébahissement, il la gifle.  
SILENCE. Il est effrayé de son propre geste. Puis il pose la tasse et s'assied sur la chaise à côté du lit. Ils ne se regardent pas.  
LONGUE PAUSE.

ANNE (à voix basse) : au secours... au secours...

PAUSE.

GEORGES (à voix basse) : Je t'en prie, pardonne-moi.

PAUSE.

ANNE (à voix basse) : au secours... au secours... au secours... au secours...

Les différents tableaux accrochés dans l'appartement. Sans leurs cadres. Comme des vues sur différentes réalités.

SILENCE. Parfois, ON ENTEND FAIBLEMENT le bruit lointain de LA CIRCULATION.

Salon.

Georges lit le journal. Soudain, on SONNE. Georges, irrité, se lève et passe dans le

vestibule

et s'approche de la porte.

GEORGES : Qui est là ?

VOIX D'EVA : C'est moi.

GEORGES : Eva ?

VOIX D'EVA (un peu agacée) : Oui.

Georges, paniqué, réfléchit quelques secondes.

GEORGES : Un instant.

Il va vers la porte de la chambre, la ferme et met la clé dans sa poche. Va dans la salle à manger, y ferme également la porte donnant dans la chambre. Revient. Veut aller vers la porte d'entrée, s'immobilise un instant, ouvre la porte des toilettes situées juste à côté, tire la chasse, referme les toilettes et ouvre la porte d'entrée.

GEORGES : Bonjour.

Baiser rapide.

EVA : Bonjour. Qu'est-ce qu'il y avait ?

GEORGES : J'étais aux toilettes. Excuse-moi.

Il referme la porte derrière Eva, indique la direction du salon.

GEORGES : Entre.

Eva montre la chambre d'un air interrogateur. Il secoue la tête comme pour écarter l'idée et indique à nouveau la direction du salon, l'air de dire : « Tu comprends, hein ? ». Eva est un peu irritée, mais le suit dans le

salon.

Il ferme la porte.

GEORGES : Pourquoi cette visite surprise ? D'où viens-tu donc ?

EVA : Qu'est-ce qui se passe avec maman ?

GEORGES : Rien. Qu'est-ce qui devrait se passer ?

EVA : Eh bien... (geste vers la chambre)

GEORGES : Tu ne veux pas d'abord t'asseoir ?

Eva veut d'abord répondre, mais finit par céder et s'assied. Georges fait de même.

GEORGES : Pourquoi es-tu à Paris ?

EVA : Qu'est-ce qui se passe avec maman ? Pourquoi tu ne décroches pas le téléphone ? Après notre dernière conversation, je t'ai laissé quatre messages sur ton répondeur. Pourquoi tu ne rappelles pas ?

GEORGES : Excuse-moi. Je ne l'ai pas écouté. Je suis désolé.

EVA : Tu ne peux pas te douter qu'on s'inquiète ?

GEORGES : Votre inquiétude ne me sert à rien.

Regard d'Eva.

GEORGES : Non, ne me comprends pas de travers. Ce n'est pas une critique. Mais je n'ai pas le temps de m'occuper de votre inquiétude, c'est tout.

EVA : Papa...

GEORGES : Non. Arrêtons là cette conversation. Je m'occupe de ta mère. C'est un travail à temps plein. Et je ne dis pas ça pour me plaindre, c'est juste pour t'expliquer pourquoi je n'ai pas répondu à tes coups de fil et pourquoi je n'ai pas envie de débattre inutilement de tout ça. Ta mère, comme on pouvait le prévoir, va mal tout le temps. Elle est de plus en plus comme un enfant impuissant, c'est triste et humiliant, pour elle comme pour moi. Et elle ne veut pas qu'on la voie dans cet état. Déjà, lors de votre dernière visite, elle ne voulait pas que vous veniez. Vous avez votre vie. C'est très bien comme ça. Laissez-nous aussi notre vie. Même si elle est merdique. D'accord ?!

EVA : Papa, qu'est-ce qui t'arrive ?

GEORGES : Rien, je suis pris au dépourvu par ta visite. Et ça me met en colère que tu déboules ici pour décider de ce qui est bien. Tu te prends pour qui ?

PAUSE. Eva reste sans voix.

EVA : Je...

Puis elle se lève et veut aller vers la porte.

GEORGES : Tu restes ici, s'il te plaît !

Elle s'immobilise, le regarde.

GEORGES (à voix basse, mais avec insistance) : S'il te plaît !

Elle hésite un moment, mais finit quand même par sortir du salon. NOUS L'ENTENDONS PASSER DANS LE VESTIBULE POUR ALLER DANS LA CHAMBRE ET ESSAYER EN VAIN D'OUVRIR LA PORTE.

EVA (OFF) : Maman ? ... Maman ??

Georges reste assis sans bouger jusqu'à ce qu'elle revienne. Elle a l'air bouleversée par cette situation.

EVA : Non mais dis donc, qu'est-ce qu'il y a ? Tu es devenu fou ?

GEORGES : Je t'en prie, assieds-toi.

EVA : Je ne veux pas m'asseoir. Qu'est-ce qui se passe, ici ?

GEORGES (calmement) : Il ne se passe rien. Je veux nous épargner à tous un drame inutile. Je suppose que ta mère dort. En général, elle dort toute la journée. En revanche elle se réveille la nuit. Si tu le veux vraiment, nous irons la voir tout à l'heure. Maintenant, assieds-toi. D'accord ?

Ils se regardent. A contrecœur, Eva se dirige vers son fauteuil et s'assied. PAUSE. Puis Georges reprend à voix basse :

Nous faisons tous les jours nos exercices de parole. Ou alors on chante ensemble. La plupart du temps, je me réveille à cinq heures. A cette heure-là, elle ne dort pas encore. On change la couche. Je lui mets de la crème pour éviter les escarres. Ensuite, vers sept heures, j'essaie de la convaincre de manger et de boire. Parfois ça réussit, parfois non. Parfois, elle raconte des choses de son enfance, ensuite elle appelle au secours pendant des heures et puis l'instant d'après, elle pouffe de rire ou elle pleure.

Rien de tout ça ne mérite d'être montré.

SILENCE. Eva a baissé les yeux. Finalement, elle dit :

EVA (à voix basse) : Tu ne peux pas m'interdire de la voir.

GEORGES (également à voix basse) : Non.

Ils restent assis comme ça un moment, enfin Eva se lève, Georges la suit dans le

vestibule.

Il ouvre la porte. Ils entrent dans la

chambre.

La lumière vive du dehors filtre à travers les stores.

Eva s'approche du lit, regarde Anne. Finalement, elle lui caresse le visage, timide et maladroite. Anne ouvre les yeux. La regarde. Pas un mouvement.

EVA : C'est moi, maman.

Anne émet un SON FURIEUX.

EVA (impuissante) : Je peux faire quelque chose pour toi ? ... Maman...

ANNE : ... maman... maman... maman... maman... maman...

SILENCE.

Georges est resté près de la porte. Au bout d'un moment, ils sortent tous deux de la pièce et traversent le vestibule pour revenir dans le

salon.

Georges ferme la porte. Il pose pour un instant une main consolatrice sur l'épaule d'Eva. Puis il s'assied.

Eva, essayant de se donner une contenance, va vers la fenêtre, regarde au dehors. Soudain elle se met à sangloter.

Au bout d'un moment, Georges se lève et sort de la pièce. Eva, troublée, se mouche.

Peu après, Georges revient. Il a une autre tasse à thé à la main, la pose à côté de la sienne sur la table et s'assied.

GEORGES : Le thé n'est plus très chaud.

Eva se tourne vers lui.

GEORGES (off) : Mais ça fait du bien.

Après une courte PAUSE, Eva vient vers la table. S'assied. Il remplit sa tasse.

EVA : Merci.

Elle prend la tasse, boit. La repose. Ne parvient pas encore à le regarder.

GEORGES (off) : J'ai été idiot de fermer la porte à clé. Excuse-moi. J'ai été pris au dépourvu, voilà.  
Je suis désolé.

Elle hoche la tête en signe d'acquiescement. Enfin elle le regarde :

EVA : Comment ça va se passer, maintenant ?

GEORGES (avec un petit rire ironique) : Comment ça va se passer ? L'infirmière vient deux fois par semaine, tous les quinze jours le Dr. Bertier et la coiffeuse. C'est ça que tu veux savoir, non ?

Ça se passera comme ça s'est passé jusqu'ici. Ça ira de mal en pis. Ça durera et puis un jour ça sera fini.

Brève PAUSE.

EVA : Tu ne peux pas continuer comme ça, Papa.

GEORGES : Non ? Qu'est-ce que tu proposes ?

EVA : Tu ne veux pas qu'on parle sérieusement, toi et moi ?

GEORGES : Qu'est-ce que tu appelles « parler sérieusement » ? Qu'est-ce que tu veux proposer ? Tu veux prendre maman chez toi ? Tu veux l'expédier dans une maison de retraite ? C'est ça ? Tu veux quoi ? Allez, parle sérieusement avec moi !

Eva le regarde.

Georges est assis sur le lit à côté d'Anne, toujours alitée.

ANNE (avec empressement) : ... courte... robe courte... que moi... que moi... toutes longues... c'était... (avec un petit geste pour imiter une cloche) : ding ... dong...

GEORGES (souriant) : Oui, ça se balançait de ci, de là.

ANNE (toujours empressée): ... oui... ci... là... toi... très sérieux... comme ça... (elle imite une mine sérieuse, continue avec une voix grave) : comme ça... sérieux...

GEORGES (ne pouvant s'empêcher de rire) : Oui. Je crois que j'étais très coincé.

ANNE (souriant) : ... oui... coin...cé...

PAUSE. Anne pose sa main sur celle de Georges.

ANNE : ... c'était bbb... bien...

SILENCE.

Salle de bains.

Georges se rase. Soudain on entend, venant de la chambre, la

VOIX D'ANNE (fort) : au secours... au secours... au secours... au secours... au secours...

Georges s'essuie le visage et, accompagné par les cris d'Anne, traverse le

vestibule et entre dans la

chambre.

Anna continue à crier de façon monotone.

Georges s'approche de son lit.

GEORGES (tentant de la calmer comme un enfant malade) : Qu'est-ce qu'il y a ?.. Tu as mal quelque part ?... Qu'est-ce qui se passe ?... La couche est pleine ?

Il soulève un instant sa couverture et renifle, la remet en place.

Non... Qu'est-ce qui te fait mal ?

Il s'assied à côté d'elle sur le lit. Prend sa main.

C'est bon... c'est bon... je suis là... tout va bien... on va... attends, je vais te raconter une histoire... mais tu dois rester tranquille, je ne peux pas parler trop fort, ça me fatigue... allons-y : quand j'étais petit... enfin, je n'étais pas si petit que ça... c'était vers la fin de l'école primaire, donc j'avais environ dix ans, papa et maman m'ont envoyé dans une colonie. Ils pensaient que ça me ferait du bien de passer l'été avec des enfants de mon âge... on était hébergés dans un vieux château au milieu d'un magnifique paysage de forêts... je crois que c'était en Auvergne... je ne sais plus... en tout cas c'était le contraire de ce que à quoi je m'attendais... nous devons nous lever à six heures et prendre un bain le matin. Pas loin du château, il y avait un petit lac alimenté par un ruisseau de montagne glacial. On y entra en courant, en rangs par deux. Tu sais que je n'ai jamais été très sportif. Il y avait un programme complet pour nous maintenir en mouvement toute la journée, vraisemblablement afin d'étouffer dans l'œuf d'éventuelles pulsions pubertaires... Mais le pire, c'était la nourriture. Le troisième jour après notre arrivée, au repas de midi, il y a eu du riz au lait. Je déteste le riz au lait. Nous étions assis autour de longues tables dans une immense salle. Je ne voulais pas manger de ce machin et l'éducateur m'a dit : Tu ne te lèves pas tant que tu n'as pas fini ton assiette. Donc après le repas tout le monde est sorti de la salle. Je suis resté assis, en larmes. J'avais passé un accord secret avec maman. Je devais lui envoyer une carte postale toutes les semaines. Si le séjour me plaisait, je devais y dessiner des fleurs, sinon, des étoiles. Elle a gardé la carte – elle était couverte d'étoiles.

Au bout de trois heures, j'ai pu enfin quitter la table. Je suis monté dans ma chambre, je me suis mis au lit et je me suis retrouvé avec 42 de fièvre. C'était la diphtérie. Ils m'ont emmené à l'hôpital le plus proche où on m'a mis en quarantaine, ce qui fait que maman, quand elle est venue me voir, a pu seulement me faire des signes à travers une vitre. Un beau jour, je n'ai plus retrouvé cette carte. C'est dommage.

Anne s'est calmée peu à peu pendant le récit de Georges. Il lui tient toujours la main.

LONG SILENCE.

Puis Georges tend le bras par dessus le corps d'Anne pour attraper son oreiller et le presse sur son

visage. SON ETOUFFÉ d'Anne. Tout ce qui peut encore bouger dans son corps se met en mouvement. Georges appuie fortement sur le coussin, se couche lui-même dessus, pèse de tout son poids, longtemps, jusqu'à ce que les sursauts d'Anne cessent. Puis il se relève, épuisé, et, sans enlever le coussin de son visage, reste assis à côté d'elle.  
SILENCE.

Vestibule.

On ouvre la porte de l'appartement. Georges, en vêtements de ville, entre avec deux grands sacs de courses pleins de fleurs coupées. Il pose les sacs, enlève son manteau, l'accroche dans la penderie.

Le TÉLÉPHONE SONNE. Georges reprend les sacs et les porte dans la

cuisine,

les pose dans l'évier, fait couler de l'eau. Il commence à couper les tiges et pose les fleurs dans l'eau. Nous le regardons faire un moment. Entre temps, le TÉLÉPHONE A CESSÉ DE SONNER.

Georges a ouvert l'un des compartiments de la grande penderie murale. Il cherche une robe bien précise. En sort quelques-unes, les reprend. L'une des robes se détache de son cintre et tombe sur le sol. Il la ramasse, la suspend à nouveau. Il finit par trouver celle qu'il cherchait. Il la sort avec son cintre. Referme la penderie. Regarde la robe. Puis il baisse un peu son bras et s'apprête à sortir de la pièce. Se prend les pieds dans la robe. Il réussit à se rattraper de justesse à la chaise roulante qui est rangée là. Épuisé, il se laisse tomber dessus.

Georges obture avec du ruban adhésif large l'encadrement de la porte de la chambre à coucher.

Cuisine.

Georges est assis à la table de la cuisine, celle à laquelle il a pris son petit déjeuner avec Anne à la séquence 8, et écrit une lettre. PAUSES de réflexion. DISCRETS ROUCOULEMENTS DE PIGEONS. Soudain, Georges dresse l'oreille.

A l'autre bout de la cuisine, à côté de la porte entre les deux rangées d'éléments, un pigeon se promène. Georges le regarde fixement. Longtemps.

Puis il se lève lentement et, par la porte située à côté de la table, il passe dans la

chambrette

attenante, sur le canapé de laquelle il a installé son nouveau lit. Il prend la couverture de laine et revient dans la

cuisine.

s'approche prudemment du pigeon qui s'enfuit, affolé. Georges déploie précautionneusement la couverture et finit par la jeter sur le pigeon, mais celui-ci réussit à passer dans le

vestibule.

Georges le suit. La chose se répète plusieurs fois. Le pigeon est de plus en plus affolé, bat des ailes, volète en tous sens. Georges referme le battant de la fenêtre du puits de lumière pour lui couper la retraite. Cela dure un moment épuisant, puis il finit par le capturer. Il le prend contre lui, enroulé dans la couverture, s'appuie contre le mur, le porte comme s'il s'agissait d'un bébé.

Depuis la chambrette, nous voyons Georges qui écrit, assis à la table de la cuisine. Enfin nous voyons ce qu'il écrit :

*... tu ne le croiras pas. Un pigeon est entré dans la maison C'est déjà la deuxième fois.  
Par le puits de lumière. Cette fois je l'ai attrapé. En fait ce n'était pas difficile du tout.  
Mais je l'ai remis en liberté. Je vais...*

Chambrette.

Georges (barbe de 3 jours et allure négligée) est couché sur son lit dans la chambrette et regarde le plafond. En off, le faible BRUIT de l'eau qui coule, de temps à autre un BRUIT DE VAISSELLE.

Au bout d'un moment, Georges se lève et passe dans la

cuisine.

Il reste sur le pas de la porte et regarde Anne (fraîche comme au début du film) qui, occupée à faire la vaisselle, ne prête d'abord pas attention à lui, puis remarque sa présence, lui jette un bref coup d'œil et dit :

ANNE : J'ai bientôt fini.

Georges continue à la regarder.

VOIX D'ANNE : Tu peux déjà mettre tes chaussures.

Georges la regarde encore un instant puis, passant à côté d'elle, il va dans le

vestibule,

s'assied sur le tabouret à côté du porte-manteau et enfile ses chaussures. En off, nous entendons Anne finir son travail. Elle sort, suspend son tablier au porte-manteau, disparaît quelques instants dans la salle de bains. Entre temps, Georges s'est levé, regarde dans la salle de bains où, visiblement, Anne se coiffe et se fait belle. Quand elle ressort, il prend son manteau et le lui tend.

ANNE : Merci.

Ils vont vers la porte d'entrée.

ANNE : Tu ne prends pas de manteau ?

Georges réfléchit quelques secondes, puis il prend son trench-coat et ils sortent de l'appartement.

Quatre plans d'ensemble : toutes les fenêtres sont ouvertes. Le soleil brille. Il y a beaucoup de lumière.

Vestibule.

SILENCE. Puis BRUIT D'UNE SERRURE QU'ON OUVRE. Eva entre dans l'appartement. Reste longtemps à côté de la porte. Regarde autour d'elle, mal à l'aise. Puis elle entre en hésitant dans la

chambre à coucher.

Le lit jumeau d'Anne n'est plus là. Sur celui de Georges, il n'y a que le matelas nu. Eva reste là un moment, puis passe dans la

salle à manger.

Là, tout est comme d'habitude. Eva continue et va dans le

salon.

Ici aussi, tout est comme d'habitude. Eva s'est immobilisée près du tabouret de piano, regarde par la fenêtre, indécise. Puis elle se dirige vers le canapé et les fauteuils, dans un coin de la pièce. Sur la table, les restes d'un casse-croûte. Eva regarde la table, se tourne à nouveau vers les fenêtres ouvertes par lesquelles nous parvient le BRUIT DE LA CIRCULATION. Puis elle s'assoit, épuisée, dans l'un des fauteuils. Son corps frêle semble perdu dans la grande pièce.

GÉNÉRIQUE DE FIN (blanc sur fond noir)